

Thierry Poyet

LOUISE COLET ET *L'ITALIE DES ITALIENS* : le récit de voyage d'une vieille romantique

RELIEF – Revue électronique de littérature française 12 (2), 2018, p. 38-53.

DOI: doi.org/10.18352/relief.1007

ISSN: 1873-5045 – URL: www.revue-relief.org

This article is published under a CC-BY 4.0 license

Habitée des récits de voyage, Louise Colet révèle avec *L'Italie des Italiens* une sensibilité politique très progressiste : en s'emparant du Risorgimento, l'écrivaine se rêve en conscience politique. À la fois témoin et figure de l'intellectuel avant l'heure, elle développe cependant de nombreux partis pris qui attestent une culture romantique bien vivace. Le prétendu guide de voyage prend alors une dimension idéologique plus ou moins assumée tout en se teintant des couleurs vives du discours autobiographique. Œuvre foisonnante et complexe, *L'Italie des Italiens* s'impose comme un objet littéraire tout à fait singulier dans la production du XIX^e siècle.

Pendant des années, Flaubert a agrégé autour de lui des amis écrivains (Poyet 2016, 1-12) qui ont tous partagé une même attirance pour l'Italie, première étape incontournable du fameux 'tour' romantique au cœur du bassin méditerranéen. L'escapade apparaît d'autant plus attractive que l'histoire culturelle et artistique du pays, sans parler de ses richesses naturelles, en fait un lieu de rêveries artistiques souvent fécondes. Ainsi les membres de la 'gens Flaubert' (Poyet 2017) s'inscrivent-ils dans les pas de Chateaubriand, Byron, Sand et Musset, Lamartine, Heine, Stendhal ou Nerval. Goethe leur avait ouvert la voie. Ils seront suivis de Maupassant et tant d'autres.

Gustave Flaubert découvre l'Italie en 1845, alors qu'il accompagne, avec ses parents, sa sœur en voyage de nocces ; il y retourne en 1851, au terme de son voyage en Orient avec Maxime Du Camp (Gut, 4). Le futur écrivain est sensible aux couleurs, aux paysages et à la chaleur méditerranéenne (Poyet 2014, 77-93). À Gênes il se prend de passion pour toutes les richesses artistiques de la ville, dont le fameux tableau de Brueghel, *La Tentation de saint Antoine* : on sait l'œuvre qu'il en tirera. En 1851, il se laisse séduire par Naples et s'avoue emballé au sujet de Rome : c'est « le plus splendide musée qu'il y ait au monde. La quantité de chefs-d'œuvre qu'il y a dans cette ville, c'est étour-

dissant ! C'est bien la ville des artistes. On peut y passer l'existence dans une atmosphère complètement idéale, en dehors du monde, au-dessus ».¹ En fait, l'Italie réelle s'efface au profit d'un pays fantasmé, mère de tous les arts.

Dans *Italia* publié en 1852, Théophile Gautier raconte son séjour italien d'août à novembre 1850, avec Marie Mattéi et Louis de Cormenin (il repasse en Italie en septembre 1852 à son retour de Constantinople). Mais Gautier a toujours refusé de voyager en critique d'art ou rédacteur de guide, et sa subjectivité s'impose alors dans tous ses commentaires, comme le note Alain Guyot :

De là les innombrables excuses pour éviter les trop longues descriptions de monuments pour lesquels il faudrait "des volumes entiers". [...] Gautier refuse ainsi à longueur de page le "voyage d'antiquaire", qu'il déteste, au profit de la "tourné d'artiste" qu'il entend proposer à son public, et il oppose une résistance forcenée dans les villes d'art – Venise entre autres – à la tentation de transformer son récit en guide touristique exhaustif et nourri "d'interminables descriptions" [...] Déjà, quelques années avant de se rendre en Italie, dans un article consacré à Londres où il se flattait d'"évit[er] les monuments avec soin, et en général tout ce qu'on appelle *les beautés d'une ville*" au cours de ses voyages et de se contenter d'en examiner avec soin, avant son départ, "les gravures et les dessins [qui les] représentent avec beaucoup de fidélité", il s'enorgueillissait de connaître "par cœur les églises et les palais de Venise" sans y avoir "jamais mis les pieds" et d'avoir même "écrit une description de cette ville tellement exacte, qu'on ne veut pas croire qu'[il n'y est] pas allé".

Quant à Maxime Du Camp, il reste pour ce qui est de la question italienne, dans la '*gens Flaubert*', celui qui s'est engagé aux côtés de Garibaldi, en 1860, a vécu l'épopée des *Mille* avec les Chemises Rouges, et vu dans le chef de l'unité italienne le héros qui manque à l'Europe. C'est une autre Italie, plus politique, en construction, que l'écrivain rapporte dans son *Expédition des Deux-Siciles. Souvenirs personnels*. Ainsi à propos de Garibaldi, il écrit : « Depuis mon retour en France, bien des personnes m'ont demandé : "*Qu'est-ce que Garibaldi ?*" À toutes j'ai invariablement fait la même réponse : "*C'est Jeanne d'Arc !*" En effet, Garibaldi est un simple, au beau sens de ce mot » (29). Pourtant, lors de son premier séjour en Italie, en 1844, « seule comptait à ses yeux la découverte de merveilles qui s'étaient sous ses yeux », « passa[n]t son temps à courir les musées, admirer les palais, visiter les églises », selon son biographe Gérard de Senneville (62).

C'est donc dans cette confraternité flaubertienne, où la passion pour l'Italie l'emporte chez des écrivains qui s'assument en vieux romantiques, que Louise Colet part à son tour en Italie. Elle en rapporte les quatre volumes de son *Italie des Italiens*, publiés chez Dentu entre 1862 et 1864, et qui, trop large-

ment oubliés aujourd'hui, posent la question de leur spécificité. En réalité, l'écrivaine s'y inscrit dans une manière de penser imprégnée d'un romantisme politique, capable de faire la part belle au romanesque de la figure héroïque, selon une conception du pouvoir, du peuple et des hommes d'État très datée. Dans l'Italie du *Risorgimento*, Colet cherche en réalité une France perdue :

À la suite de l'échec de l'Empire napoléonien, le romantisme dessina les contours d'une fascination réciproque retrouvée. Certains Italiens virent dans la France une terre de liberté où les exilés pouvaient trouver refuge et réussir à prospérer même pendant la Restauration et la Monarchie de Juillet. Certains Français multiplièrent les signes d'une fascination à l'égard d'une péninsule qu'ils se plaisaient à voir engagée dans le combat pour la liberté. (Bertrand, Frétygné et Giaccone, 6)

L'Italie des Italiens révèle une écrivaine tout entière motivée par une admiration sans limite, qui se situe dans un devoir d'hommage. Son regard ne se veut pas objectif, il sera systématiquement partisan. Son écriture se fait donc engagée et combative. Sa peinture de l'Italie en plein *Risorgimento* devient un plaidoyer pour quelques hommes, pour un pays redéfini en fonction de valeurs héritées de 1789 telles que Louise Colet veut bien les définir, et contre des principes, des morales, des autorités qu'elle prétend dépassés. Louise Colet renoue avec les convictions profondes de sa jeunesse rebelle et trouve dans l'Italie de 1860 un terrain propice à leur expression. Comme dans tous ses autres textes, elle n'écrit qu'avec son cœur et ses passions, au risque d'affronter les historiens, les sages et même la raison d'État. Prompte à s'enthousiasmer, elle construit dans l'Italie du *Risorgimento* – et sa deuxième phase qui aboutit à la proclamation du Royaume d'Italie, le 17 mars 1861 – un espace à la mesure de sa soif d'absolu.

Le récit de voyage, devenu hommage au pays d'accueil, se transforme en un texte orienté, très personnel et partisan. Comme le constate Joseph Jackson : « Ainsi *L'Italie des Italiens* est vraiment l'Italie de Louise Colet. Le pays est représenté en fonction de l'auteur » (278).

Un contexte historique omniprésent

Louise Colet est-elle l'héritière d'un Goethe qui s'exclamait : « En Italie ! En Italie ! Paris sera mon école. Rome, mon université : qui l'a vue a tout vu ! » ? Pas si sûr tant *L'Italie des Italiens*, notons-le avec sa biographe Francine du Plessix Gray, ne se limite pas à un récit viatique qui présente les richesses artistiques de la péninsule, mais se développe comme « un curieux mélange de journalisme politique, d'essai de voyage, de chronique sociale et d'autobiographie », certes « entremêlé de poèmes [...], de méditations sur six siècles de

peinture italienne et de digressions » (278), mais où l'art laisse volontiers la place aux affaires politiques.

Louise Colet feint de s'inscrire dans un vieux goût pour l'Italie, largement répandu dans la gente féminine selon Nicolas Bourguinat, et qui lui fait avouer à l'entame de son récit : « L'Italie, qui m'appelle, c'est l'oubli des tracasseries vulgaires ; c'est l'atmosphère vivifiante pour l'esprit ; c'est l'enthousiasme, c'est l'art, c'est l'inconnu romanesque qui nous attire toujours » (I, 47).² Comme une explication à son volumineux ouvrage dont la critique estimera qu'il eût gagné à une plus grande concision.

Le premier volume, de 430 pages, est consacré selon son titre à l'Italie du Nord. Si les cinquante premières pages racontent le trajet depuis Paris jusqu'à la frontière niçoise, la suite entraîne le lecteur sur la riviera italienne, puis à Turin, Milan, Pavie, avant de pousser jusqu'à Venise via Bergame, Brescia, le lac de Garde et Vérone. Il est encore question de Padoue avant un retour par le même itinéraire. Venise, bien entendu, occupe de nombreuses pages, point d'orgue en quelque sorte de ce premier volet du périple italien. Le deuxième volume conduit dans l'Italie du Centre. Rejointe par sa fille, Louise Colet, au départ de Turin, gagne Bologne puis Florence : ce sont les deux grandes étapes d'un voyage qui permet aussi la découverte de Pise, Sienne, le lac de Trasimène, Pérouse, Ascagnano, Montepulciano, Livourne, Ravenne... La Toscane constitue évidemment le cœur géographique d'un séjour printanier et Louise Colet se félicite de parcourir des terres où elle se sent si bien. En réalité, les deux premiers volumes, dans leur dimension viatique, servent de prétexte à un recensement politique : l'auteur donne à voir tous les territoires, mais aussi tous les microcosmes (palais et salons particuliers, cénacles...) qui attendent l'unité italienne et se réjouissent d'accueillir Victor-Emmanuel ou d'apprendre les conquêtes de Garibaldi.

Le troisième volume est consacré à l'Italie du Sud. Publié en 1863, et long de 360 pages, il est dédié à Garibaldi et s'ouvre sur un vibrant hommage à l'homme fort de l'unité italienne en train de s'opérer. Louise Colet est partie pour Naples où elle compte assister à l'entrée de Garibaldi et du nouveau roi qu'elle considère sans discussion comme les nouveaux hommes forts du pays. Ce troisième opus est encore plus politique que les précédents ; le récit des visites touristiques alterne avec les épisodes politiques et militaires toujours à la gloire de Garibaldi. Il se conclut avec le départ pour Rome. Quant au dernier volume, le plus long de l'ensemble, riche de 495 pages, il est tout entier consacré à la peinture de Rome, ses musées, ses richesses antiques, la cité du Vatican. La dimension politique à la gloire de l'unité italienne semble s'y atténuer, même si l'auteur développe avec force redites son anticléricalisme et

célèbre selon un enthousiasme durable la réussite de Victor-Emmanuel, enfin Roi d'Italie. Une certitude pour le lecteur : l'Italie éternelle, parcourue dans l'emballage politique du Risorgimento, est devenue une véritable terre d'adoption pour Louise Colet (Aruta Stampacchia 1990), sans que le lecteur ne sache plus discerner au juste ce qu'elle aime dans la péninsule...

Revenons sur le titre qui, à en croire le début du deuxième volume, a été soufflé à Louise Colet par le roi Victor-Emmanuel, lors d'un discours à Turin, fin mars 1860. Elle note :

Chaque paragraphe de ce discours qui proclamait, à la face du monde, la résurrection de l'Italie, fut couvert d'applaudissements et de cris approbatifs particulièrement le paragraphe qui limitait les droits de la papauté. À la dernière phrase "L'Italie doit être désormais l'Italie des Italiens !", l'ivresse de l'assistance surpassa tout ce qu'on peut décrire. (II, 5)

Dans ce contexte tout particulier, *L'Italie des Italiens* se donne à lire comme un ouvrage largement idéologique à la gloire de terres qui valent certes par leur nature et leurs paysages, leur culture et leurs richesses artistiques ou encore leurs gens, mais aussi parce qu'elles s'offrent au début des années 1860 en espace disponible pour un projet d'avenir que Louise Colet lit dans une politique d'unité à l'aune des valeurs d'égalité, de liberté (politique et religieuse), et d'ouverture qu'elle veut discerner chez Garibaldi et Victor-Emmanuel, entre autres.

Bien sûr, Colet multiplie les paragraphes dithyrambiques pour dire la singularité esthétique de territoires admirés sans réserve ; n'en retenons qu'un qui vaut largement tous les autres :

La configuration de l'Italie, si pittoresque, si belle, si variée, me frappe déjà d'admiration. Elle a tous les aspects de grandeur et de grâce, cette terre heureuse, élue et douée entre toutes par la nature. Elle a les chaînes des monts, les lacs, les fleuves, les vallées fécondes, les golfes magnifiques, ceintures rayonnantes de deux mers ; des volcans qui l'éclairent comme des phares gigantesques, des îles écloses dans les flots bleus qui sourient à ses rivages, tels que des enfants détachés du giron maternel. À ces dons splendides du ciel, la main de l'homme a ajouté ses merveilles : les temples, les cirques, les aqueducs antiques, les basiliques et les palais byzantins, les donjons, les tours et les églises du moyen âge, les villas, les portiques, les fontaines et les jardins féériques de la Renaissance. Son peuple a la beauté et l'imagination ; il sent l'amour et l'art comme aucun peuple moderne ne les a sentis ; il parle une langue harmonieuse et vive qui fait paraître barbares nos langues du Nord. Il a dans ses yeux le feu de son soleil ; dans son sourire, la grâce de ses rivages ; dans sa stature, la noblesse de ses monts ; c'est le peuple le plus naturel du monde : il est expansif, exubérant, sans pose et sans recherche d'imitation étrangère (je parle du peuple), il

s'identifie si bien avec la terre où il est né qu'on le sent fait pour elle et elle pour lui.
(I, 144)

Mais la voyageuse Colet n'est pas une banale touriste : au beau milieu de la deuxième guerre d'indépendance, en pleine ébullition, l'Italie lui apparaît comme un laboratoire idéologique. À l'en croire, le pays résonne aux noms de Victor-Emmanuel, de Cavour et, bien sûr, de Garibaldi. Les mots de liberté, d'unité, de patrie, comme des synonymes des patronymes précédents, émeuvent les Italiens qu'elle décrit, chez lesquels elle découvre le potentiel d'une nation susceptible de reprendre le flambeau français trop vite abandonné après 1789. Les conditions de son voyage, sa relation aux acteurs du *Risorgimento* et, plus globalement, son positionnement politique font de l'Italie de Louise Colet un pays sans comparaison avec celui du voyage très touristique de Flaubert. Ici, il est question sans cesse de « fierté italienne » et la voyageuse ne voit que des Italiens enflammés, capables de déclarer à l'unisson :

Que voulez-vous, madame, nous sommes Italiens. C'est-à-dire nous sommes les fils de la Grèce, de la lumière, de l'art, de la poésie, de la nature et de la spontanéité dans l'amour comme dans la haine. Nous sommes Italiens. Ce simple mot disait tout [...].
(I, 243)

L'hymne coletien à l'Italie et aux Italiens se transpose en réalité en une tribune politique.

Un guide de voyage, vraiment ?

En apparence, *L'Italie des Italiens* se revendique comme un guide de voyage dans le sens où, classiquement, il propose un itinéraire selon quatre étapes (les quatre volumes) correspondant à quatre grands espaces : le Nord, le Centre, le Sud et Rome. Louise Colet s'y décrit en voyageuse curieuse et insatiable : la découverte d'un pays signifie un double intérêt, tant pour ses richesses naturelles (paysages splendides, nature généreuse) et les caractéristiques typiques de la contrée (végétation méditerranéenne, soleil abondant...) que pour ses trésors artistiques. Son attitude se veut un modèle pour les voyageurs futurs : toujours disposée à partir à l'aventure, elle ne se montre jamais indifférente. Le voyage est une offrande, le voyageur son heureux bénéficiaire. Partout où elle passe, Louise Colet s'entête à visiter le moindre site, le plus modeste monument ou à admirer la plus oubliée des œuvres d'art. Elle se complaît à présenter l'Italie tel un pays béni des dieux. Tout y serait plus beau qu'ailleurs, plus séduisant, plus envoûtant.

À Naples et dans ses environs, la voyageuse admire l'opulence de la nature : elle se félicite de rencontrer à chaque instant orangiers, citronniers et mandariniers, elle admire l'exubérance du Vésuve. Parfois, elle laisse la parole à ses amis italiens, par exemple le marquis d'Azeglio, pour rapporter :

Il me parla du bonheur qu'il éprouvait à parcourir en été la campagne italienne aux aspects si grandioses et si variés, à y choisir quelque coin de paysage qui le captivait ; à en étudier les beautés d'ensemble et de détail ; à les savourer longtemps du regard, comme on fait des charmes d'un être qu'on aime, puis à les reproduire dans ses tableaux. (I, 417)

Et quand elle se rend aux îles Borromées, la voilà qui s'enthousiasme au milieu du lac Majeur :

Quelle féerie pour les yeux ! quelles décorations de la nature ! elles surpassent tout ce que l'imagination du poète et du peintre peuvent imaginer de plus grand et de plus beau. Quand la réalité est à ce point splendide, elle annule l'art. (II, 417)

En héritière de Rousseau, qui aime à retrouver l'*alma mater*, elle prétend l'Italie une terre bénite. Les villes sont belles aussi, Venise bien entendu, Sienne (II, 248) ou Florence ou Pise dont Louise Colet vante le panorama alentour à peine a-t-elle gravi la célèbre tour penchée (II, 278). Car la richesse italienne se tient aussi dans ses palais nombreux, ses musées aux richesses picturales innombrables et aux vestiges de l'Antiquité si bien assemblés au cœur des cités les plus historiques. À Venise, Louise Colet parcourt sans relâche églises et demeures aristocratiques ; elle avoue un « attrait si grand » (I, 267) pour la cité des Doges qu'elle redoute d'avoir manqué la moindre curiosité :

Je regarde en tous sens les monuments, les palais, les masures, les ouvriers qui vont pensifs et tristes à leurs travaux et les gondoliers silencieux. Peu de mouvement, pas un chant, pas un cri et pas un sourire, malgré ce beau jour ; je constate une fois de plus la morne tristesse de Venise, et je sens que cette tristesse est l'attraction même qui m'enchaîne à Venise et me la fait adorer. J'ai vécu dans la ville morte plus de deux mois, et il me semble que c'est hier que j'y suis arrivée. (I, 319)

Et il en ira de même partout. En outre, l'Italie recèle tant de vestiges romains qu'un long séjour dans la péninsule ressemble à une escapade temporelle. Louise Colet reconnaît à Naples : « Je m'abreuve et m'enivre de la divine antiquité, à mesure que j'avance de salle en salle, et, comme le buveur qui ne peut plus arrêter quand le vertigineux attrait du vin le saisit, je dis [...] : « Encore,

encore ! ». (III, 97) Et c'est à Pompéi qu'elle expérimente comment apprécier l'Antiquité, loin des erreurs des savants prétendus qu'elle exècre, persuadée qu'en réalité,

pratiquer l'antiquité sous le ciel de Grèce et d'Italie, ce serait revenir aux harmonieuses demeures qu'habitaient les anciens, à leurs costumes flottant sur la beauté des corps, à la vie en plein air, aux thermes, aux gymnases qui assainissaient et fortifiaient ; se rapprocher de la nature en ranimant la civilisation grecque et latine dans ce qu'elle avait de beau et de pur, ce serait faire jaillir de nouveau une des sources de l'idéal perdu. (III, 273)

Son lecteur doit s'en convaincre : hors d'Italie, point de salut ! Encore, à Rome, elle constate l'apport du temps, à quel point rien n'existe hors de l'héritage du passé. Rome ne serait pas Rome si elle n'était que la cité papale :

La grandeur de Rome n'est pas dans son étendue, mais dans l'immensité de ses souvenirs. Ces collines, que peuplent les ombres démesurées des héros et des Césars, ne sont que des monticules et des tertres ; ce Tibre, aux eaux troubles et au lit étroit, ne mérite pas le nom de fleuve-roi. Ces temples, ces arcs de triomphe et ces portiques restés debout ravissent par leur harmonie plus qu'ils n'étonnent par leurs proportions ; ils sont écrasés par la lourde masse de Saint-Pierre. Mais l'âme de Rome plane sur ces pierres. La fibre antique, si fière et si forte, résonne au travers et les fait retentir. (IV, 72)

Pourtant, pareille admiration, qui ne sait plus par quel superlatif s'exprimer, renvoie de fait à un vieux fonds romantique dont le débordement un peu tardif, qui manque évidemment d'originalité, n'en apparaît pas moins un peu surjoué. Le guide de voyage signé Louise Colet relève trop d'une écriture passionnée pour ne pas abdiquer toute dimension pratique : qu'admirer si tout est admirable ? Que visiter si tout est à voir ? La subjectivité enthousiaste, à force d'expressions redondantes qui transforment la présentation de la moindre chose vue en expérience inoubliable, met en péril son pouvoir de conviction. D'emblée, avant même de l'avoir visité, Louise Colet a vanté un pays si beau et si complet :

La configuration de l'Italie, si pittoresque, si belle, si variée, me frappe déjà d'admiration. Elle a tous les aspects de grandeur et de grâce, cette terre heureuse, élue et douée entre toutes par la nature. Elle a les chaînes des monts, les lacs, les fleuves, les vallées fécondes, les golfes magnifiques, ceintures rayonnantes de deux mers ; des volcans qui l'éclairent comme des phares gigantesques, des îles écloses dans les flots bleus qui sourient à ses rivages, tels que des enfants détachés du giron maternel. (I, 144)

Faute d'objectivité, le récit coletien passe bientôt pour partiel. Son auteur, sous le charme, ne justifie plus sa passion italienne que par son seul esprit artiste au prétexte que celui qui aime les belles choses, qui a l'âme sensible à l'harmonie, à la richesse de la pureté esthétique, à la valeur du rare ne peut que tomber en admiration devant l'Italie. L'éloge se fait excessif, même si « [l']Italie a cela d'enivrant pour l'artiste et le poète, que chaque ville leur offre quelque chose d'imprévu » (II, 269).

Pourquoi autant de passion ? En réalité, Louise Colet a trempé sa plume dans une seule et même encre. En plein Risorgimento, son texte est rédigé pour contribuer à sa mesure à l'unité de l'Italie, une unité dans la beauté, à l'identique de l'unité dans ses frontières voulue par les hommes politiques. Et ce n'est pas un hasard si elle a tôt cité Pétrarque pour qualifier l'Italie, « il bel paese » (I, 68). L'Italie de Colet, comme de Garibaldi, ne doit plus être une addition de territoires : elle devient un pays, un seul pays, dont la caractéristique première est sa beauté générale.

Quant à ses habitants, ils ne manquent pas non plus d'attrait ni de charme. Les Italiens sont tous présentés, à de rares exceptions près, comme des êtres dignes de la plus grande admiration. Les Lombards plaisent à Louise Colet parce qu'ils se sont battus pour Napoléon I^{er}, ils sont donc « des braves » (I, 131), tandis que c'est la « fierté italienne » (I, 243) des Vénitiens en général, notamment face aux Autrichiens, qu'elle retient. Chez les Florentins, elle relève un peu plus tard, pleine d'admiration, « leur douceur, leur modération et leur aménité [...] leur tranquillité qui immobilise pour ainsi dire Florence, étonne d'abord et finit par charmer » (II, 26). Et de conclure : c'est « un peuple artiste et travailleur » (II, 27). Certes, elle déplore la pauvreté et la saleté des Napolitains, mais en accuse volontiers le roi François II ou le clergé qui ont laissé ces hommes dans le malheur. Une fois encore, l'unité relevée dans la nature de l'Italien ne constitue qu'un reflet poétique de la politique que Louise Colet est venue défendre et raconter pour en faire la publicité. Car, sous sa plume partisane, les Italiens sont évidemment tous les partisans de l'unité italienne et les qualités qu'elle leur prête renvoient d'abord aux qualités qu'elle relève dans l'élan politique du Risorgimento : du courage, de la fierté, de la grandeur... L'enthousiasme de Louise Colet, au nom d'un parti pris politique, emporte tout au cœur d'un récit de voyage où la narration se révèle même insuffisante ; alors des poèmes, écrits au fil des rencontres, complètent le lyrisme sans frein des hommages.

L'Italie des Italiens constitue une déclaration d'amour réfléchi et politique, les quatre volumes étant rédigés pour révéler en France moins la valeur des cousins transalpins que la possibilité d'une politique ambitieuse de trans-

formation d'un territoire et de ses hommes au nom de projets supérieurs. Louise Colet fait la promotion d'une politique de l'aventure, la seule noble puisque la seule romantique. Qui seraient ses compatriotes s'ils ignoraient encore la valeur d'hommes qui s'inspirent de leur histoire récente, de leur révolution de 1789 et de leur grand homme, un certain Napoléon I^{er} ? Si *L'Italie des Italiens* s'écrit dans un élan dithyrambique jamais réfréné, c'est qu'il faut persuader les lecteurs français que, de l'autre côté des Alpes, se construit un pays admirable, peut-être plus beau encore que la France, avec des hommes qu'il convient d'aimer et de regarder pour ce qu'ils sont : les derniers aventuriers de la politique

C'est en ce sens que l'œuvre de Louise Colet se trouve contrainte de s'éloigner résolument du guide de voyage dans sa dimension pratique. Rares seront les indications sur les moyens de transport, les hôtels et auberges où descendre, les dangers à éviter. Bien sûr, il arrive à la femme de lettres d'évoquer une auberge sale et une table où les voyageurs se trouvent mal servis et mal nourris. Parfois elle s'inquiète même de savoir où coucher, mais elle rappelle opportunément les conditions de son voyage et ne manque pas de faire valoir sa notoriété personnelle, ses relations mondaines et, par conséquent, sa facilité à se faire ouvrir les meilleures portes, chez les aristocrates italiens, chez les officiels français, diplomates ou militaires, chez les Italiens qui font la nouvelle Italie, tous ceux qui se battent avec Garibaldi pour Victor-Emmanuel. Une route peut-elle être dangereuse, Louise Colet s'inquiète-t-elle pour sa fille et elle-même ? C'est encore l'occasion de rappeler que les brigands sont bien plus nombreux là où Garibaldi n'est pas passé... La politique, toujours la politique, rien que la politique !

D'une réalité politique à une dimension idéologique

En réalité, *L'Italie des Italiens* répond à un positionnement idéologique qui dépasse le cadre italien (Poyet 2018). Louise Colet n'a pas entrepris son voyage par hasard au cours des années 1860-61. En suivant l'avancée de Garibaldi et l'entrée de Victor-Emmanuel, elle a décidé de couvrir selon une écriture partisane, et avec un penchant diaristique, leur prise du pouvoir. Rendre compte de l'unité italienne en train de s'opérer, c'est glorifier un certain rapport à la politique, une conception idéologique du pouvoir et des hommes de pouvoir. Dès l'entame du premier volume, prévoyant les événements politiques, elle avoue par anticipation :

Quelle étude pour le poète ! Quel magnifique enseignement, surpris sur le vif, de tout ce qui le passionne dans l'histoire et captive son admiration à travers les siècles ! Ces pensées éveillèrent en moi comme une immense joie intellectuelle. (I, 54)

On a noté déjà que le troisième volume s'ouvre sur une dédicace vibrante à Garibaldi, dès le sous-titre qualifié de « libérateur », et dont le projet quasi unique se résume par une phrase : « J'ai tenté d'y refléter votre grandeur, vos mâles vertus, et votre mansuétude ». Et l'écrivaine conclut sans se restreindre : « Je m'incline devant vous, général, comme devant la plus éclatante personification de l'honnêteté et du courage ».

En suivant l'avancée de Garibaldi, sa prise de Naples et, surtout, ses succès tant militaires que populaires, elle édifie une nouvelle figure de héros en même temps qu'elle peint, toujours aussi romantique, un énième tableau du peuple, cette masse si belle à ses yeux lorsqu'elle s'anime d'un idéal partagé. Elle multiplie les anecdotes pour mieux insister sur la grandeur d'âme d'un homme et d'un groupe. Elle met en avant la communion entre des soldats et leur chef, elle idéalise non plus un projet politique mais un lien qui transcenderait la réalité, écrirait une nouvelle page de l'humanité et validerait l'idéologie romantique de la rencontre d'un homme et d'un peuple comme définition du pouvoir. Pour Colet, on est alors Garibaldiens et Italiens tout à la fois, et fiers de l'être.

Il en va de même avec Victor-Emmanuel. Louise Colet prend garde à ne pas peindre un roi fier et hautain, qui ne réfléchirait qu'à sa gloire selon une conception égocentrée de sa fonction. Elle dévoile au contraire l'homme derrière le monarque et s'évertue à le représenter *a contrario* de François II. Elle multiplie à satiété les anecdotes pour témoigner de sa grandeur d'âme. Par exemple :

Victor-Emmanuel dit avec émotion à l'avocat Paola Scoppa, qui lui présente les envoyés de Messine : « Je suis comblé de trop d'amour et de trop d'honneur, serai-je digne de la destinée qui m'est faite ? Saurai-je accomplir tout ce qu'on attend de moi ? Je deviens craintif devant une si haute fortune ». Paroles mémorables, qui doivent à jamais tenir en éveil la loyauté et la bravoure de ce prince, et le garder des conseillers qui tenteraient de l'arrêter avant la renaissance entière de l'Italie. (III, 175)

Et quand les fêtes se succèdent pour lui rendre hommage, elle insiste non sur un faste critiquable, mais sur la ferveur populaire qui n'aurait d'égale que l'admiration des élites italiennes. Louise Colet n'est pas historienne : son témoignage répond à une stratégie réfléchie et défend, à la travers la politique italienne, une conception idéologique du pouvoir. À Noël 1859, au 1^{er} janvier 1860, les banquets et les bals qu'elle décrit sont des occasions de rappeler l'enthousiasme général. Et à Milan, déjà :

En Italie, c'est l'âme de la patrie que j'ai vu éclater en une seule voix pour saluer le roi, symbole unique de ralliement, en face duquel les autres prétendants ne sont que des fantômes qui représentent plus ou moins l'intérêt privé et restreint de leur dynastie. Victor-Emmanuel concentre en lui la grandeur et la vitalité même du pays. (I, 411)

Louise Colet se félicitera très logiquement de sa proclamation comme roi d'Italie, non sans regretter que Rome ne devienne pas sa capitale (IV, 82), car entre Garibaldi, Victor-Emmanuel et le peuple italien, elle ne voit plus qu'un tout en train de se (re)constituer : une nouvelle Trinité.

Dans le même esprit, elle accorde une place à Cavour dont elle gratifie son lecteur de portraits particulièrement flatteurs. Il est « l'initiateur et la personnification de tout un grand peuple » (I, 390), elle reconnaît en lui un grand homme d'État et n'hésite pas à citer Manzoni pour appuyer son propos :

C'est durant cette entrevue, dont il me parlait, que Manzoni avait dit au grand ministre ce mot charmant : "Vous avez toutes les qualités qui font l'homme d'État ; vous avez ordinairement la prudence, mais au besoin l'imprudence". Ce mot, qui caractérisait si bien le comte de Cavour, se répandit aussitôt dans tous les salons de Milan. Et, en effet, M. de Cavour avait tenu, depuis la guerre de Crimée, une conduite patiente et réfléchie dans la direction des affaires de l'Italie mais, à cette heure même, il montrait une décision hardie dans l'aventureuse affaire de l'annexion qui s'accomplissait en Toscane et dans les provinces du centre avec enthousiasme tandis que Milan fêtait son roi. (I, 398-399)

En réalité, à la recherche de l'homme providentiel, du héros à admirer, de la figure magistrale susceptible de transcender la politique du quotidien, Louise Colet se place sans cesse sous le charme des chefs italiens, telle une midinette qui voudrait partager avec son lecteur sa conception sentimentaliste de la politique d'autant que, ce faisant, elle se tiendrait en accord avec tous ces Italiens qui baptisent leurs enfants du nom de leur héros (II, 117). La démarche idéologique se transmue en naïveté assumée et partagée avec tous ceux qui « aiment cette familiarité avec la gloire » (I, 240).

Pourquoi une telle posture qui justifiera d'autant les accusations de bas-bleu portées contre la femme de lettres, méprisée d'un Barbey d'Aurevilly et tant d'autres ? Louise Colet veut porter haut, dans *L'Italie des Italiens*, les valeurs qu'elle juge depuis sa jeunesse en Provence les plus nobles, la liberté et la fraternité, peut-être bien l'égalité, et toutes celles, secondes, qui se mettent à leur service : le courage, l'honneur, l'abnégation, l'altruisme... Le récit de voyage est en quelque sorte un prétexte à récrire sa propre vie : qu'elle soit successivement la jeune fille de Servanes, l'épouse d'un musicien de second ordre ou l'écrivaine

trop souvent bafouée, Louise Colet en veut à son pays et à son époque, à ses contemporains, de n'avoir pas su déceler, en elle et ses semblables, les qualités qu'elles portent. Car jeunes ou vieilles romantiques un peu attardées, elles sont désormais les seules en mesure de croire encore en un idéal.

Pour Louise Colet, l'Italie du Risorgimento fonctionne comme une utopie : s'y expérimente un autre art de vivre où la noblesse pourrait se vivre au quotidien, chez n'importe qui, affaire d'âme et non plus de naissance, quitte à ce qu'il faille dissimuler la violence des batailles et le sang versé. Ainsi rares sont les chapitres où elle ne vante pas le sens patriotique des Italiens (I, 54), forcément associé à un dévouement exceptionnel (voir les risques encourus par les Vénitiens pour lutter contre la domination autrichienne, I, 243). À de nombreuses reprises, elle va soulignant combien l'unité italienne en marche soude les hommes en une solidarité sans faille. Souvent disposée à l'hyperbole, toujours à la recherche de l'exemple sensationnel et édifiant, jamais rétive à l'envolée lyrique, elle feint de constater :

Toutes les forces de l'Italie, toutes ses capacités, l'intelligence et l'action, se confondaient avec une entente parfaite pour le triomphe de l'unité et de la liberté. On faisait taire toutes les vanités, les griefs et les intérêts particuliers ; on ne se préoccupait que du bien du pays, de sa moralité, de sa gloire ; les uns sur le champ de bataille, les autres dans l'arène de la politique. (III, 43)

Derrière la grandeur de l'âme italienne en train de s'affirmer, elle perçoit la victoire au cœur des éternels combats pour la liberté, l'égalité et la fraternité, en farouche romantique transmuée en républicaine passionnée, héritière de la France des Lumières. Comment se surprendre à lire sous sa plume enthousiaste un véritable hymne au peuple (III, 176), un anticléricalisme affirmé et répété, ici d'autant plus légitimé que la lutte pour l'unité italienne passe par une remise en cause du pouvoir de l'église catholique, tant à Naples que dans les États pontificaux ? Et encore, *last but not least*, d'impétueux élans féministes qui s'expriment, entre autres, dans la glorification de mères disposées à sacrifier leurs fils à l'unité italienne ? Pour Louise Colet, l'Italie est le seul grand pays en devenir qui ait hérité des vertus des civilisations antiques et incarne le sens de la grandeur.

Un récit personnel

Quant à elle, au milieu de tant de personnes à l'âme noble, dans un pays mêlé par les idéaux les plus beaux, elle ne peut se montrer en reste. Son courage se manifeste à la hauteur de celui de ses compagnons de route, de ses amis italiens et des soldats qui partent au front, heureux de se battre. C'est donc

sans la moindre retenue qu'elle dit son fait aux Autrichiens, et qu'elle proclame son anticlérisme dans les États pontificaux, au risque d'une arrestation. Elle ne cesse d'étayer son anticlérisme par une peinture radicalement critique et même négative de la religion catholique ; elle constate par exemple : « Tout est ainsi à Rome, la décence et la règle n'y sont que d'apparat » (IV, 21). Elle n'hésite jamais en rien. Elle visite les hôpitaux où s'entassaient les blessés pour apporter son réconfort, elle est de ceux qui souhaitent assister à Gaète à la chute de François II, quitte à courir le risque des bombes et, plus prosaïquement, elle est prête à coucher dans la rue napolitaine, si elle ne trouve pas de chambre où se loger, pour soutenir Garibaldi de sa présence et ne rien rater de l'arrivée de Victor-Emmanuel. Si l'Italie du Risorgimento lui semble incarner un avenir idéal, alors elle se veut italienne parmi les Italiens.

Ainsi l'écrivaine Louise Colet reste-t-elle fidèle, dans tous ses textes, à son style d'écriture. Dans *L'Italie des Italiens*, comme dans ses autres œuvres, il lui faut se mettre en scène ; son moi, volontiers obsédant, y occupe une place inattendue. Elle s'accordera souvent la première place, d'abord en tant qu'écrivain. Voilà que certains chapitres se développent d'un de ses poèmes, composé au hasard d'une heureuse rencontre, tandis que d'autres, peut-être trop régulièrement dans le premier volume, renvoient sans cesse à ses propres publications, par exemple son roman *Lui*, comme si tous les Italiens l'avaient lu. Et nombreuses sont les pages dans lesquelles l'écrivaine se montre reçue avec faste chez ses hôtes italiens si heureux de l'accueillir : comme s'il ne manquait plus qu'elle pour faire l'unité italienne !

Elle, la femme de lettres, si souvent maltraitée en France et parfois réduite à une situation sociale et financière délicate, la voilà, dans l'Italie réunie, invitée par l'aristocratie au sein de ses palais les plus beaux, saluée par les poètes les plus renommés, Poerio en tête, et bientôt considérée comme l'objet exclusif de toutes les attentions, à la fois celles de Cavour, de Garibaldi et même du roi Victor-Emmanuel... Un roi d'ailleurs tellement impressionné de la rencontrer qu'il en aurait redouté de lui parler, de peur d'ignorer les mots à employer devant une 'Muse' (II, 66). L'enthousiasme coletien déborde de pareils récits qui susciteront sarcasmes et railleries de la part de détracteurs disposés à moquer un tel égocentrisme. Seule Louise Colet ne mesure pas que l'excessive mise en scène de soi agacera en pareilles circonstances historiques, elle qui, sans vergogne, prétend qu'elle aurait pu s'entretenir avec Victor-Emmanuel autant qu'elle le souhaitait, il suffisait d'en réclamer le privilège à Cavour ou au général Della Rocca. La modestie et l'humilité de l'historien lui sont inconnues ; s'y substituent l'orgueil et la prétention de celle qui se veut

davantage qu'un témoin. Par ses mots, Colet prétend à son tour fabriquer une nouvelle Italie, à l'instar de Garibaldi et les siens.

Multipliant les discussions avec les hommes qui comptent alors, tantôt Manzoni, tantôt Poerio, tantôt l'érudit Gino Capponi, tantôt le général Della Rocca, aide de camp du Roi, héros de Novare et de Solférino, ou encore Liborio Romano, bientôt ministre de l'Intérieur, Cavour, et même Garibaldi, Louise Colet en Italie ne ressemble plus à la femme de lettres qu'elle a laissée en France. Elle s'est affirmée, sous-entend-elle, comme une Muse non plus littéraire mais idéologique, comme une incarnation de l'âme française, dont les Italiens chercheraient à s'inspirer, fiers de leurs cousins transalpins. Elle se prétend en héraut d'une révolution qui construit l'avenir. Cavour est voué à l'exhorter ainsi : « adieu, chantez Garibaldi et aimez toujours l'Italie comme vous l'aimez » (II, 410). Investie d'une pareille mission, reconnue utile à la nation italienne en devenir, Louise Colet découvre en Italie la fraternité, l'admiration et s'est donné une raison d'être. Elle revit. Son entretient lui a permis d'exister comme elle l'entend. À nouveau, l'artiste redevient une personnalité de premier plan, qui compte et prétend jouer un rôle dans l'Histoire. Au fil des centaines de pages de *L'Italie des Italiens*, Louise Colet laisse éclater son bonheur retrouvé ; le guide de voyage a cessé d'en être un depuis longtemps (Aruta Stampacchia 2007, 141-162).

Elle a oublié depuis longtemps les enseignements théoriques du chef de la 'gens Flaubert', lorsque le romancier lui faisait l'apologie de l'impersonnalité et l'« éloge de la dépersonnalisation » (Dufour, 396) dans une distance salutaire à tenir pour tout artiste vis-à-vis des soubresauts politiques des sociétés humaines éphémères. Il est vrai qu'elle a définitivement rompu avec celui qui écrit désormais dans sa correspondance : « Je ne me permets jamais de parler politique parce que c'est trop commun, trop bête, ou trop impertinent », ou encore : « je n'ai de sympathie pour aucun parti politique ou pour mieux dire je les exécute tous, parce qu'ils me semblent également bornés, faux, puérils, s'attaquant à l'éphémère, sans vues d'ensemble et ne s'élevant jamais au-dessus de l'utile ». ³ Qu'il est loin d'elle, le Flaubert qui déclarera quelques années après *L'Italie des Italiens* et bien désireux de ne jamais emprunter de pareils chemins : « je ne veux complaire aux passions politiques de qui que ce soit, ayant [...] la haine essentielle de tout dogmatisme, de tout parti ». ⁴ Jusqu'à sa mort, Louise Colet sera restée le dos tourné à une pareille poésie.

Notes

1. Flaubert, lettre à Louis Bouilhet, 9 avril 1851, dans *Correspondance*, vol. 2, 772.
2. Les citations empruntées à *L'Italie des Italiens* seront présentées de la sorte : indication du numéro de volume, suivie de la page. Nous utilisons l'édition d'origine mise en ligne par la Bibliothèque Nationale de France, sur le site [Gallica](#).
3. Flaubert, lettre à la princesse Mathilde, 26 août 1868, dans *Correspondance*, vol. 3, 792 ; lettre à Marie-Sophie Leroyer de Chantepie, 30 mars 1857, *ibid.*, vol. 2, 698.
4. Flaubert, lettre à George Sand, 7 février 1874, vol. 4, 766.

Ouvrages cités

- Gilles Bertrand, Jean-Yves Frégné & Alessandro Giaccone (dir.), *La France et l'Italie*, Paris, Colin, 2016.
- Nicolas Bourguinat, *Voyages et séjours de femmes en Italie 1770-1870*, Montrouge, Bourg, 2017.
- Louise Colet, *L'Italie des Italiens*, 4 vol., Paris, E. Dentu, 1862-1864.
- Maxime Du Camp, *Expédition des Deux-Siciles. Souvenirs personnels*, Paris, Librairie Nouvelle, 1861.
- Philippe Dufour, « Éloge de la dépersonnalisation », *Poétique*, 156, 2008, 387-401.
- Gustave Flaubert, *Correspondance* (éd. J. Bruneau et Y. Leclerc pour le dernier volume), 5 vol., Paris, Gallimard, 1973-2007.
- Philippe Gut, « L'Italie vue par Flaubert à travers ses « Notes de voyage » et sa correspondance », *Les Amis de Flaubert*, 47, 1975, 4-14.
- Alain Guyot, « L'art de voyager de Théophile Gautier », *Viatica*, 3, 2016.
- Joseph F. Jackson, *Louise Colet et ses amis littéraires*, New Haven, Yale University Press, 1937.
- Francine du Plessix Gray, *Mon cher volcan ou la vie passionnée de Louise Colet*, Paris, JC Lattès, 1995.
- Thierry Poyet, « La Méditerranée de Flaubert : une esthétique de l'échappatoire », *Revue Babel*, 30, 2014, 77-93.
- Thierry Poyet, « Introduction : Flaubert et ses "mineures" : qui lire encore ? », *RELIEF - Revue Électronique de Littérature Française*, 10(2), 2016, 1-12.
- Thierry Poyet, *La gens Flaubert. La fabrique de l'écrivain entre postures, amitiés et théories littéraires*, Paris, Lettres modernes Minard / Classiques Garnier, 2017.
- Thierry Poyet, « Le Risorgimento selon Louise Colet et Maxime Du Camp : la politique dans le récit de voyage », *Viatica*, à paraître.
- Gérard de Senneville, *Maxime Du Camp, un spectateur engagé du XIX^e siècle*, Paris, Stock, 1996.
- Annalisa Aruta Stampacchia, *Louise Colet e l'Italia*, Genève, Slatkine, 1990.
- Annalisa Aruta Stampacchia, « L'Italie des Italiens de Louise Colet : récit ou guide de voyage ? », dans Giovanni Dotoli (dir.), *Le Voyage français en Italie*, Fasano, Schena, 2007, 141-162.